

Sofialorène, si loin de la délivrance

Marie-Célie Agnant

Numéro 767, septembre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69793ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Agnant, M.-C. (2013). Sofialorène, si loin de la délivrance. *Relations*, (767), 30–31.



Sofialorène, si loin de la délivrance

TEXTE : MARIE-CÉLIE AGNANT

ILLUSTRATION : RONALD MEVS

Les parents de Mademoiselle l'encourageaient quotidiennement à se rendre à pied à l'école. Excellent pour sa santé, clamaient-ils, et, somme toute, pas si pénible puisque Sofialorène l'accompagnait et portait ses livres. Grande, forte, et surtout bien replète, Mademoiselle allait sur ses 11 ans. Sofialorène, elle, en avait peut-être huit à en juger à son apparence chétive – bien que ce terme soit plutôt faible pour décrire celle que l'on nommait plus couramment Sofia et qui affichait les signes les plus évidents d'une malnutrition sévère. Sofialorène faisait donc partie de ces enfants de l'en dehors, mal nourris déjà dans le sein maternel et qui aboutissaient dans les familles plus fortunées pour servir de bêtes de somme, comme si, pour eux, ce destin était tout tracé. Ils arrivaient, sans âge, ou plutôt avec l'âge que leur conférait la misère et, avec pour tout bagage, un prénom, souvent glané on ne sait où par de malheureux parents convaincus qu'un nom à consonance grandiose ne pouvait qu'influer de manière positive sur la destinée de leur progéniture.

Tous les matins, devant le portail du collège, Sofialorène tendait à Mademoiselle son cartable bourré de livres et de cahiers. Sans un mot, Mademoiselle s'en emparait, lui tournait le dos et pénétrait dans la cour de l'école. Pendant quelques minutes, Sofialorène se tenait debout, complètement atone, voûtée, ses petites mains déjà tout abimées, ses doigts rabougris aux ongles cassants, agrippés à la barrière de métal. Fêtu de paille perdu dans un océan de questions sans réponses, les yeux

noyés, Sofia regardait fixement cette frontière définitive dressée contre elle, la séparant de ce qu'elle considérait comme le plus grand, le plus puissant des bonheurs : l'école. Puis, seule dans ses vêtements rapiécés, elle retournait sur ses pas.

À onze heures trente précises, Sofia reprendrait le chemin pour porter le repas de Mademoiselle puis, à seize heures, elle reviendrait une fois de plus reprendre le cartable que, sans un mot, Mademoiselle lui tendrait. Elle le porterait sur la tête cette fois-ci, ses bras maigres, à cette heure de la journée, n'en pouvant plus de fatigue. Sur le chemin, Sofia déambulerait comme toujours à quelques pas de Mademoiselle, son petit corps de huit années éteint; ses yeux emplis d'une incroyable fièvre.

Mais un matin, un vent dément se mit à souffler de toutes ses forces, saccageant tout. Le ciel annonçait l'orage. Lourd, pesant, il pendait si bas qu'on aurait cru qu'il allait à tout moment s'abattre sur la terre. Des trombes d'eau, bientôt, se mettraient à tomber. Mademoiselle, ce jour-là, conduite par papa et maman, partit donc en voiture. Pour cause, Sofialorène ne put l'accompagner. En ce matin d'orage, Sofia suivit longuement du regard le véhicule qui s'en allait, emportant Mademoiselle.

L'auto longea l'allée. Sofia la vit tourner. Crissement des pneus, puis: le dé clic. Dans l'âme de Sophia, soudain, la tempête se mit aussi à faire rage. Les mêmes tourbillons, la même violence qui planait dans l'air s'engouffra dans son corps menu. La même folie indicible qui, dehors, s'était emparée des éléments, s'est mise à déferler en elle, avec la même furie. Au-dedans d'elle, un fracas irréal,



Partage, 2009, technique mixte sur papier

des lames de fond l'envahissaient, surgissant d'on ne sait quel océan. Ces lames l'emportaient loin de la vie, loin de l'espoir, de la lumière... loin de tout, car tout se trouvait dans le cartable de Mademoiselle: ses rêves d'ailes et d'horizons, son espérance, tout cela s'était maintenant envolé. Cruel abandon! Comment croire que tout cela lui avait été enlevé? Sans ce cartable dans les bras, comment vivre, se demandait Sofialorène, hurlant son désespoir? Comment poursuivre, comment exister avec dans le ventre cette brutale dépossession? Sofia ne savait plus si elle avait perdu la raison ou sa raison d'être. Elle ne savait qu'une chose, ce matin-là: c'est qu'elle n'était rien sans ce cartable, rien d'autre qu'un cri. Un cri qui se déversait en elle et sortait d'elle tout à la fois; un cri qui fouaillait son cœur, cherchant son chemin au centre de ses os, un cri qui courait en elle, comme jaillissant d'une saignée.

Le cri était son mal et le nourrissait; le cri était sa voix et sa seule et unique voie, car Sofialorène, encore enfant, ne savait pas encore qu'elle aurait à crier toute sa vie. Qu'elle allait vivre une éternité de cris que nul n'entendrait. Elle ne savait pas que dans cette vie, on lui prendrait tout; qu'on ne lui laisserait que les ténèbres. Les ténèbres et son cri. Elle criait déjà quotidiennement au rythme des coups de la maîtresse de maison; elle aurait à crier bientôt sous les assauts des hommes de la maison – père et fils. Elle crierait en vain pour implorer la pitié des silhouettes assassines qui, depuis sa naissance, font la ronde autour d'elle. Elle crierait encore et encore. Sans parole. Sans voix. Sans lumière... et si loin de la délivrance. ●